

## PRÉFACE

Le français est une langue réputée difficile. Non seulement pour les étrangers, mais aussi et d'abord pour les Français. D'où, par exemple, la fortune de l'enseignement orthographique dans nos écoles et aux examens. Tous les trente ans, une commission ministérielle propose une simplification de nos graphies, et chaque fois ses propositions sont enterrées, sous la pression de l'Académie, des journaux bien-pensants, des imprimeurs et des éditeurs, et, il faut bien le dire, d'une grande partie de l'opinion publique. C'est que les Français tiennent à leur orthographe, si compliquée et si incohérente qu'elle soit. C'est un bien national, et au fond il faut être un peu anarchiste pour oser suggérer d'y porter la main.

Chacun peut, en privé, parler et écrire comme bon lui semble. De grands écrivains, même, ont conservé toute leur vie, dans leur correspondance, une orthographe et une ponctuation fantaisistes. Mais dès qu'un texte est destiné au public — qu'il s'agisse d'un rapport, d'un article, d'un livre, d'une lettre officielle — l'auteur doit se conformer aux règles du code. Car c'est en fonction de son application ou de son ignorance de ces règles qu'il sera jugé, étiqueté, situé dans la hiérarchie culturelle, sociale, professionnelle.

Cette discipline — certains penseront : ce conformisme — n'est pas uniquement un fait de « bienséance » sociale. Une orthographe, un vocabulaire, une grammaire forment plusieurs systèmes imbriqués de conventions qui sont admises par l'ensemble d'une communauté linguistique — c'est-à-dire, bien souvent, d'une communauté nationale — parce que leur stabilité est indispensable à la communication collective. Deux individus peuvent utiliser, entre eux et seulement entre eux, un code oral et écrit qui leur est propre, aussi éloigné qu'ils le veulent de la langue usuelle, pourvu que chacun d'eux comprenne le parler de l'autre et se fasse entendre de lui. À la communauté entière, où chacun des membres doit pouvoir communiquer avec tous les autres, toute disparate linguistique est interdite.

C'est une des raisons pour lesquelles toute la production imprimée, à l'échelon de la France entière, est uniforme dans ses pratiques orthographiques. Certes, des changements apparaissent, des usages nouveaux se font jour, des modes surgissent, tout comme s'ancrent aussi des graphies qui, longtemps incertaines, acquièrent, peu à peu, force d'usage. Il en va ainsi, par exemple, de la suppression des majuscules dans la composition de certains titres de livres, ou dans les textes d'affiches. Mais cela se fait lentement, sur les crêtes de la langue. Aucun imprimeur ne s'aviserait de rompre un beau jour avec les règles d'accord, de supprimer des accents graphiques ou d'en inventer d'autres. La réforme éventuelle de l'orthographe, que le linguiste et le pédagogue peuvent souhaiter, est une affaire d'État.

Les habitudes sont tout de même moins contraignantes en matière de vocabulaire et de syntaxe qu'en matière d'orthographe. Certes, en principe, si j'en

## PRÉFACE

crois Jean-Yves Dournon, on est *adepte d'une religion, disciple de quelqu'un et partisan d'une doctrine*. Mais dans la réalité de l'usage, combien d'énoncés où cette distinction se trouve brouillée! La publicité enfle et use les mots, l'imitation du langage familier dans la littérature distend les frontières assignées autrefois au discours écrit. Chaque jour, les sciences et les techniques modernes fabriquent des centaines de mots nouveaux, et bien souvent les empruntent à l'anglais, en les francisant tant bien que mal. On voit fleurir dans les rues les *drugstores*, les *grill-rooms* et les *sex-shops*. Puis la réaction inverse se dessine : la *grillerie*, avec son bon vieux suffixe français en *-erie*, remplacera le *grill-room*, comme l'*ingénierie* vient de remplacer — dans la loi sinon dans les faits — l'*engineering*. Rien n'est stable en ce domaine. Au reste, la stabilité serait celle de la mort.

Les changements de surface, dans le vocabulaire et les tours, n'affectent guère les structures et les matériaux profonds de notre langue. Mais ils nous plongent parfois dans l'incertitude. *Bulldozer, bouldoiseur ou bouteur? Cameraman ou cadreur?* D'un côté, l'usage des professionnels, de l'autre, le mot que recommande l'Académie et pouvoirs publics, pour faire pièce à l'impérialisme anglophone. Si j'emploie l'un, les terrassiers me rient au nez. Si j'emploie l'autre, je suis mauvais patriote. Des deux côtés mon mal est infini... *Partir à, partir pour? Après qu'il fut arrivé, après qu'il soit arrivé, après qu'il a été arrivé?* *Fut* est vieillot et hors d'emploi dans la conversation courante, le subjonctif est proscrié à la suite de *après que, a été* est lourd... Devrai-je me taire pour échapper à ces pièges?

Ne dramatisons pas. Il reste que tout Français occupant un emploi où il lui faut *parler* et *rédiger* doit, d'une part, connaître sa grammaire, le vocabulaire courant et son propre vocabulaire professionnel. Il doit, d'autre part, pouvoir à tout moment se conformer aux prescriptions du français soutenu, qu'indiquent les grands dictionnaires (Académie, Larousse, Robert, Trésor de la Langue française), même si dans son usage familial et familier il ne craint pas de les transgresser.

Mais on n'a pas toujours sous la main les grands dictionnaires. De là, l'utilité d'un instrument comme celui que Jean-Yves Dournon a composé à partir de l'expérience qu'il a acquise à la tête des services de correction du *Livre de Poche*.

Années riches d'enseignements, de quêtes grammaticales et syntaxiques, à la faveur d'entretiens directs avec les plus grands écrivains réédités dans cette collection, tous soucieux du « bien écrit » de notre langue. De Camus à Aragon, de Montherlant à A. Maurois, et j'en passe, il a eu ainsi la bonne fortune de débattre avec eux des multiples problèmes qui ne surgissent vraiment qu'au vif des épreuves. C'est à la relecture de ces feuilles, préfigurant déjà l'état définitif du texte, qu'apparaissent vraiment les écarts entre « le bon usage » de la langue et certaines de ces libertés souveraines que peuvent s'accorder les grands stylistes et qui feront, plus tard, leçons. Ayant eu à débattre, au plus près de textes prestigieux, du maintien ou du rejet de certaines formes archaïques ou novatrices, familières ou parfois trop précieuses, Jean-Yves Dournon est devenu, par la force des choses, un observateur privilégié de cette frange mouvante de notre langue où le passé et l'avenir se remettent mutuellement en jeu.

Il a bien fait de proposer des réponses nettes : son livre fournit une *norme*, et il ne peut en être autrement, compte tenu du type de service que cet ouvrage entend rendre. Il serait absurde et intolérable de prétendre obliger tous les citoyens de ce pays à n'employer en toutes circonstances que le français académique, alors que tant de *parlures* et d'*usances* diverses attestent, dans tout l'univers francophone, la vitalité de notre langue. Mais au moins, quand on a

choisi de s'exprimer à ce niveau du français, il faut en bien connaître les consignes. C'est à quoi nous aide « le » Dournon, en combinant avec bonheur la précision et la richesse de l'information, et la commodité de la consultation.

HENRI MITTERAND